

À voir

Volume 41, numéro 168, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1997). À voir. *Vie des Arts*, 41(168), 64–65.

**SEYMOUR SEGAL
À L'ÉCOLE
DE LA JUBILATION**

Exposition
Galerie Kastel, 1368, av. Greene,
Montréal
Du 21 octobre au 1^{er} novembre 1997



Série pont No7
Huile sur toile
122 x 92 cm

Les œuvres de Seymour Segal sont largement autobiographiques. La plupart de ses toiles racontent chacune un moment de sa vie. L'exposition de ses huiles récentes qu'il présente à la galerie Kastel le prouve une fois de plus. Dans le style expressionniste figuratif qui lui est si particulier, le peintre évoque, notamment dans la série *Bridge*, les métaphores du passage. Certes, il est possible de distinguer l'image d'un pont dans les toiles de la série cependant leur intérêt tient davantage aux plans-séquences juxtaposés dans l'espace pictural qui relie et sépare les personnages n'offrant ainsi jamais une forme narrative

linéaire. Si bien que l'observateur peut constituer et reconstituer à loisir sa propre narration. Il a même la liberté de ne pas percevoir dans le jeu d'opposition crue des couleurs les phases d'un récit mais plutôt une entreprise relativement complexe de critique de l'espace pictural. Car tel est bien le projet de Seymour Segal. Il dépasse en cela les genres tout faits – expressionnisme figuratif – dont les connaisseurs qualifieraient trop facilement son style. Les plages de couleur qui ponctuent ses toiles ne le rangeraient-elles pas aussi parmi les expressionnistes abstraits? Et puis la juxtaposition d'objets sans rapports directs les uns avec les autres ne le classerait-elle pas parmi les surréalistes? Seymour Segal se préoccupe peu d'appartenir à un genre ou à un autre ou encore d'être affilié à une école de pensée. La sienne, pour le moment, loge à l'enseignement de la jubilation. Elle met en scène la joie de vivre. Les toiles de l'artiste filent la métaphore du pont avec toutes les figures symboliques et oniriques susceptibles d'accompagner des images où l'on perçoit ruisseau, jardins, routes, enfants... La traversée de cet espace fragmenté a pour écho la traversée des moments de la vie. Elle se traduit par l'insertion de tableaux volontairement « enfantins » dans le tableau. Joie du peintre qui fait coïncider son art avec son sujet.

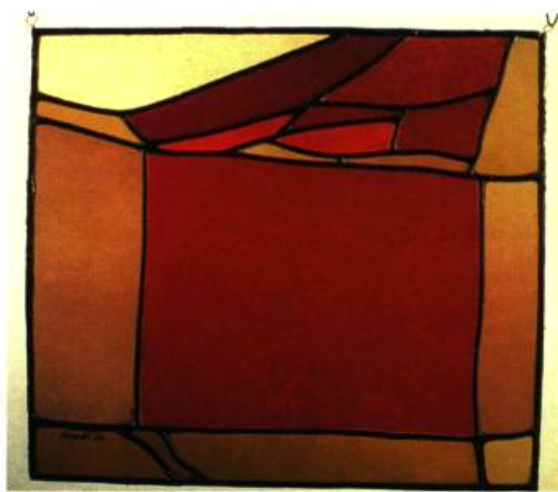
Depuis plus de trente ans, Seymour Segal mène parallèlement une carrière de peintre et d'enseignant. Il anime des ateliers de création et d'initiation aux arts visuels à l'École des beaux-arts du Centre Saïdye Bronfman; de plus, il anime son propre atelier à l'intention de clientèles variées (artistes, enseignants, thérapeutes, administrateurs) à Dunham (514) 295-3535.

**D'EAU
ET DE LUMIÈRE**

Si peindre avec la lumière était l'objectif primordial des impressionnistes, cette même volonté se retrouve chez des verriers qui explorent selon divers registres les multiples possibilités offertes par le vitrail.

Dans cet esprit, la Biosphère de l'Île Sainte-Hélène présente du 18 octobre 1997 au 5 janvier 1998, une exposition de vitraux sur le thème de l'eau, l'atmosphère du temps et les changements climatiques. Sous la présidence d'honneur de Marcelle Ferron, l'Exposition *Kaléid'eauscope* organisée par Sylvie Grenier d'Omni-art, réunit les vitraux d'une quinzaine de créateurs.

Confiné d'abord à l'art sacré, puis à l'aube du XX^e siècle au rôle



Hélène Goulet
Sans titre, 1983
Verre antique et plomb
36 x 40 cm

de support privilégié de l'art déco, le vitrail connaît aujourd'hui un regain de popularité dans le monde. Ce nouvel intérêt s'expliquerait par l'évolution d'une technologie qui, tout en répondant à de nouvelles exigences environnementales, permet le développement d'une expression souple et éloquente qui fait corps avec l'architecture actuelle.

L'originalité de l'entreprise réside ici dans une heureuse corrélation entre la thématique, les matériaux utilisés et l'environnement. Une trentaine de vitraux sont mis en valeur grâce à une disposition intelligente et sensible qui permet d'en dégager le maximum d'effets qui varient selon l'intensité lumineuse assurée à la fois par un éclairage naturel et artificiel.

Ce dispositif lumineux change selon le moment du jour tout en conservant une certaine constance qui met en valeur l'éclat des œuvres. La lumière inonde alors chacune d'entre elles, la dilue puis la recompose dans une fluidité de formes et de couleurs qui en garantit la symbiose.

Ces artistes empruntent à la nature couleurs et formes pour les incorporer dans leurs œuvres selon un processus de création qui s'accorde à la thématique de l'événement et aux lieux de sa présentation. Il en résulte une sorte d'immanence, une translucidité du verre, un langage qui reflète l'en-

tourage et en traduit l'essence dans un code stylisé qui tiendrait tantôt de la figuration, tantôt de l'abstraction.

Cette double approche relève en grande partie des contraintes imposées par le verre, défis que les créateurs ont relevé en poussant aux frontières du possible leurs moyens d'expression. Une exposition d'œuvres collectives réalisées par des élèves de 5 à 13 ans reprend le même thème mais cette fois sur batik.

Parmi les nombreuses réalisations, certaines s'imposent avec plus d'insistance. Philippe Émond et Hélène Goulet partagent ainsi le même langage mi-figuratif, mi-abstrait. Dans le premier cas, le dynamisme des œuvres est rendue par une tension formelle obtenue grâce



François Bousquet
Katabasis, 1995
Verre antique peint
et gravé au jet de sable
127 x 187 cm

au contraste des coloris. Chez Hélène Goulet, ce même phénomène aboutit presque à une fragmentation de formes qui, diluées par la lumière, retrouvent leur unité et un nouveau dynamisme.

Quant aux œuvres de Marcelle Ferron, elles pourraient presque se passer de commentaire. Le geste ample et dégagé dont elles proviennent, retient la lumière en même temps qu'il la dégage. Avec une approche plus traditionnelle, Hélène Gagnon se réapproprie des formes archétypales en mettant en valeur un vocabulaire ésotérique qui se fait à la fois transparence et épaisseur signifiante.

Les œuvres de François Fleury dénotent un travail qui s'appuie sur un savoir-faire plus conservateur. La souplesse des lignes et l'équilibre de la représentation garantissent ici la pertinence de son propos.

Pour sa part, François Bousquet trouve dans le thème de l'eau, prétexte à une dynamique chromatique à travers une schématisation très bien orchestrée. Caroline Thériault emprunte sensiblement le même cheminement dans un monde formel qui n'est pas dépourvu de sensibilité. Cette approche rejoint chez Yana Gagné, des structures similaires qui retiennent le regard par une stylisation qui n'entrave en rien l'expressivité. La représentation de la nature prend chez Caroline Thériault une coloration particulière grâce à un vocabulaire formel qu'elle puise aux confins du possible.

Nourrie à une veine surréaliste, Colette Matte transfigure des images en tirant profit de diverses techniques propres au verre: jet de sable, verre moulé et autres qui enrichissent un langage précis et éloquent. Dans cette même perspective, Michel Renaud reprend à son compte un réel au premier degré pour lui donner un nouveau souffle, une nouvelle compréhension. Avec les œuvres de Jean-Marie Rivard et d'Élise Lalumière, on est plongé dans un univers végétal qui respire la légèreté et la transparence.

Le premier s'affirme par une ligne incisive volatile alors que la seconde organise ses surfaces comme de véritables plages lumineuses. Chez Jean-Pierre Léger, on dénote ce même souci du rendu à travers l'utilisation judicieuse de diverses techniques dont la fusion à chaud et d'autres méthodes qui enrichissent le langage de l'artiste. Catherine Savaria met aussi à profit des méthodes qui sortent des sentiers battus; le recours à la grisaille, au thermoformage, à l'introduction de métaux dans les vitraux confèrent à ces derniers force et consistance.

Annick Nabot-Plantard vient clore ici cette énumération en présentant des œuvres qui, ramenées à une bidimensionnalité, n'en développent pas moins un caractère sculptural original très intéressant qui rejoint la presque majorité des pièces qui composent cette exposition.

par Jules Arbec

ART SACRÉ CONTEMPORAIN

Exposés dans l'église du Gesù, six tableaux grand format de Marie Roberge nous sont proposés à l'occasion de l'édition 1997 de l'événement Art Sacré intitulé «Sacré en matière» qui se tient du 25 octobre au 20 décembre. Suite logique et naturelle de la série *Les enfants chasseurs* présentée à la galerie Lilian Rodriguez en 1995, *La Guerrière* montre l'itinéraire d'une femme masquée en quête de sa lumière. «Il s'agit d'un monde intime, à la fois proche et irréel, une manière de chemin de croix moderne, vivant et joyeux», prétend Marie Roberge.

Au cours de cet événement, le Centre présente aussi des tableaux du peintre Marcel Aubut, où se profile un homme dont le torse en bannière symbolise la croix et la souffrance. Dans la salle Jacques Custeau, des œuvres sur bois de l'artiste français Sylvain Nuccio, côtoient des sculptures, peintures et reliefs-muraux de François Cousineau de Québec.

Tout au long du mois de novembre, d'autres activités, spectacles



et performances de danse, de poésie, de chant et de musique se greffent à l'événement pour tenter d'exprimer le caractère sacré de la matière et du corps.

Œuvre de Marie Roberge
Sur la route, 1997
Acrylique sur toile
181 x 124 cm

Claire Saint-Georges

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL



Jean Paul Lemieux, *Julie et l'univers*, 1965, huile sur toile, 104 x 112 cm
Coll. Musée du Québec

Du 27 septembre 1997
au 27 janvier 1998

Exposition Jean Paul Lemieux
«Une île»

Les amis en Charlevoix

Le monde de madame Pepper

Kathleen Daly
George D. Pepper

23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (418) 435-3681
Subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec